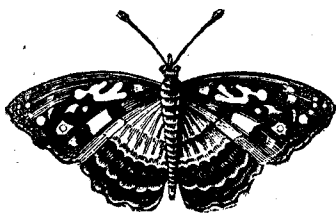


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

ÉPHÉMÉRIDES. — ( 14 AOUT 1796. )

PRISE DE PORTO-LEGNAGO.

## EXPOSITION.

L'exposition des tableaux des peintres lyonnais s'est ouverte mardi dernier, 7 août, rue Saint-Côme, n° 10.

Avant d'envisager la question de l'art, je dois signaler un progrès important des mœurs contemporaines. Il y a quelques années, l'autorité ouvrait à Lyon, à époques fixes, une exposition qui était comme la succursale de celle de Paris: elle avait lieu tous les trois ans, et quelques mois avant l'installation de sa sœur de la capitale. Aujourd'hui, les choses sont changées: l'art fait ses affaires lui-même; ce n'est plus M. le maire qui s'entoure des peintres lyonnais, et qui, dans les intérêts du beau, offre une honorable hospitalité à leurs tableaux; c'est un simple citoyen qui méconnaît un moment les exigences d'une profession utile pour encourager un art que lui-même cultive avec zèle et succès. — Nous l'en félicitons vivement.

Il y a dans toutes les manifestations du beau, — dans tous les arts — un lien nécessaire, une harmonie logique que j'expliquerai quelque jour, en appli-

quant cette haute théorie à des exemples locaux choisis dans la sphère qui nous entoure, dans les milieux qui nous enveloppent. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de prouver qu'un siècle exprime ses idées et ses sentimens par des modes divers, mais traducteurs également fidèles; peu lui importe que ce soit une ode, une thèse philosophique, un tableau, une statue, un édifice. Il y aura, à coup sûr, dans les traductions d'une pensée mère et identique, un air de parenté; elles ressembleront à ces filles de l'océan qui, au dire du poète, n'avaient une figure ni servilement uniforme, ni totalement différente.

Quand nous attaquerons le moyen âge, ou que nous aborderons la *renaissance*, il y aura plaisir à mettre en regard la poésie lyonnaise et l'architecture lyonnaise. — Qu'est-ce que le moyen âge, je vous prie? — C'est un chaos où luttent mille élémens contraires; à côté d'une inspiration religieuse et d'un enthousiasme ardent, pur, dévoué, les passions matérielles agitent leur égoïsme, leur ingénieuse moquerie. Il y a de l'ode et de la *chanson joyeuse*, du Dante et de l'Arétin: il y a Pernette du Guillet et Louise Labbé, la femme de *chaste amour atteinte*, et la femme qui provoque mille baisers des plus passionnés.

Je demanderai la contre-épreuve de ces idées à l'architecture; je relèverai la fontaine d'une rue qui en

conserve (1) un nom assez deshonnête, et, d'une autre part, je vous ferai passer la rivière, et je vous donnerai rendez-vous devant ces maisons si graves, si austères, si noires, si admirablement brodées.

Je ne puis maintenant m'embarquer dans cette sérieuse esthétique; à un autre jour donc l'océan; je reste sur le rivage avec vous.

Il y a de beaux tableaux sur ce rivage! Mes amis, vous nous avez fait un horizon à souhait; vous avez doté nos yeux d'une délicieuse perspective; vous avez parfaitement compris que les formes extérieures du plus gigantesque des arts matériels — de l'architecture — étant aujourd'hui descendues à de mesquines proportions, il fallait rebrousser au *moyen âge*; vous avez aussi exploité, avec intelligence, la nature de vos campagnes, cette admirable corbeille de fleurs dont Lyon a parfumé sa poitrine, — cette ceinture de mousse escarpée et de fleuves écumeux qu'elle s'est jetée autour des reins. — Merci!

Il y a certainement, que nos peintres le sachent ou l'ignorent, il y a dans leur pensée, comme dans leur faire, dans leurs prédilections sur le choix de leurs sujets, dans le genre de leur coloris et dans les détails les plus vulgaires de leur technique, une conséquence du mouvement littéraire qui vient de triompher. —

C'est de la peinture de notre époque!

J'examinerai, dans une série d'articles, chacun des tableaux exposés; je m'aiderai, dans ce jugement, des idées générales de l'art et des idées plus spéciales de la peinture.

J'invite le public à visiter comme moi cette exposition qui a lieu tous les mercredis; il s'empressera de venir y saluer de vieilles connaissances et de se rapprocher d'hommes estimables, auxquels il a déjà donné l'hospitalité dans un édifice plus remarquable.

Eugène DUFAYELLE.

### Un Fait historique.

La veille, c'était fête dans un petit village aux environs de Lyon. Il avait bu avec quelques compagnons, et, pour la première fois de sa vie, il avait oublié sa raison au fond de son verre et des bouteilles vides. De tous les jardiniers, Jacques était bien le plus doux, le plus rangé, le plus laborieux. Il avait du génie pour son état, comme un artiste pour son art. Ses fleurs et ses laitues faisaient son orgueil. Un mot de son maître flattait son amour propre; un mot de Marie, la femme

(1) Il y a encore à Lyon un autre endroit dont le nom fait rougir tout visage honnête. En montant à Fourvières, j'ai vu je ne sais quel misérable fat qui lisait ce nom tout haut devant une femme qui passait! — Sans décence, il n'y a ni amour, ni société possibles.

*Note de l'Auteur.*

de chambre de madame, faisait battre son cœur. Il était aimé de l'un, adoré de l'autre. A travers son teint hâlé par le soleil, il avait une si belle figure, et son œil était si plein d'expression quand il regardait Marie! Et voilà que le matin, à son réveil, Marie lui raconte, avec des reproches, tout son passé de la veille, toute sa conduite d'hier. Il a manqué à Monsieur, il a scandalisé Madame par ses gestes et ses propos, il a frappé les gens de la maison; et Jacques devient triste, il pleure en lui-même, et comme il se rend à son ouvrage, il rencontre son maître avec le front rembruni et l'air soucieux. Il n'ose ni le saluer, ni lui demander pardon; il aurait trop à rougir. M. B... ne pensait déjà plus à la scène de la veille, mais il passait préoccupé, sans regarder le pauvre Jacques, sans lui adresser la parole comme à son ordinaire. Jacques se croit perdu dans l'esprit de son maître, Jacques est désespéré; il remonte dans sa chambre; tantôt il se dépite, jure et se meurtrit le front; tantôt il reste sombre et pensif. Il a vu, dans un des recoins de son réduit, un fusil que le fils de la maison lui a remis pour faire la chasse aux rats et aux fouines. Il s'en saisit, l'arme, en appuie le canon sur son front; mais tout à coup une idée l'arrête: il descend au jardin, arrose toutes les fleurs, fait son ouvrage avec célérité, rentre à la ferme et, en passant dans la cuisine, dit à Marie: Adieu! Marie, peut-être ne nous verrons-nous pas de longtemps! Adieu! ne m'attendez plus! Et tout cela est dit moitié en riant, moitié sérieusement. Puis, il l'embrasse et la laisse toute stupéfaite de cette brusque et bizarre sortie.

Inquiète, elle courait consoler Jacques qu'elle aimait tant, lorsqu'elle entendit une effrayante détonation. Alors, elle comprit, elle devina tout.

On trouva la cervelle de Jacques au plafond de sa chambre, et Marie étendue sur le plancher à côté d'un cadavre sanglant.

Pauvre Jacques! donnez-lui une larme!

Plaiguez Marie! elle lui survit.

L. B.

### LES FEUILLES D'AUTOMNE.

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,  
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal.

V. HUGO. *Les Feuilles d'automne.*

Remuer tout un siècle géant à peine enfoui sous sa base! Interroger tous les grands souvenirs! Fouiller le marbre des tombes et le livre de la vie pour en tirer des secrets sublimes! Y lire comme l'anatomiste dans les cartilages du corps, et le prêtre dans les mirages de l'âme! Vous faire tressaillir de la fragilité des choses, vous faire asseoir au cercle de famille et là rêver l'Alhambra, l'Escorial et les voyages lointains! Ebranler votre imagination à chaque coup

d'aile comme une voile tendue à tous les vents! Décrire des routes inconnues dans l'espace! Dérober à la nature ses plus suaves mystères! Vous donner envie de vous baigner dans de blonds cheveux! De vous égarer sous de vertes allées! Dérouler grain par grain le rosaire du pèlerin mortel dans cette vallée obscure, où si peu ne trébuchent pas avant la fin! Faire osciller à vos oreilles les éblouissements du monde! Retremper vos fibres dans de douces peintures d'enfance et vous épurer dans la prière! Vous emporter avec l'aigle au sommet des Alpes! Là contempler le ciel qui n'est plus bleu! Plonger et tournoyer dans l'immensité! Puis redescendre à l'ombre des sycomores et secouer de ses ailes humides de nuages des gerbes de pluie pour rafraîchir vos membres haletans! Enfin, vous apprendre la vie avec toutes ses phases, et les tourmentes intérieures du poète! Voilà ce qu'un seul homme a osé entreprendre et accomplir! Voilà l'œuvre des *Feuilles d'Automne*!

Voilà l'œuvre d'Hugo! Œuvre immense et unique dans les fastes! Œuvre qu'il n'appartient pas à une main humaine de peser. Le génie est comme l'océan; on étudie son flux et reflux, mais il ne se mesure pas. Jamais l'auteur des *Orientales* n'avait déployé autant de puissance morale! Le lionceau est devenu lion!

Il est constamment simple, pur et grand. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a appris! Ses erreurs et ses projets, ses joies et ses chagrins domestiques, ses impressions de jeunesse! Bonaparte est encore là! sublime! Puis son père, vieux général, et ses enfans à têtes blondes!... Tout cela dans une causerie amicale, où l'âme a sans cesse une part, où se développent une intelligence profonde et une manière de dire si vraie qu'on est tenté de s'écrier: j'aurais fait cela! Puis, il a de ces fantaisies de poète! de ces Oases, où il se repose, quand il est fatigué! où sa voix semble se fondre en larmes délicieuses! Le lecteur aussi ne pouvait plus le suivre! il boit avec ivresse l'ombre et les parfums du bocage mystérieux! Puis, quand le pilote crie, et que la voile résonne sous l'aquilon, il remonte sans roulis, sans secousse, sur son magnifique navire, aussi facilement qu'une jolie femme change de parure ou de caprice.

O mes amis, artistes, femmes, vous tous qui pensez! quand vous êtes las des soucis de la ville, que vous en avez assez du bruissement des hommes, que votre cœur se sanctifie comme un temple au départ de la foule, que vous avez besoin de quelque chose pour le remplir, d'un dieu à l'autel! Prenez les *Feuilles d'Automne*!

Si vous avez quelque secrète peine que vous ne puissiez confier à personne, quelque espérance trompée; si vous avez, parmi les croix du cimetière, une tombe où vous ayez suspendu des couronnes blanches, et que vous gardiez la mémoire d'une personne aimée,

ainsi qu'un vase le parfum de la fleur qui l'a fait naître; si le désenchantement vous tombe avec les ombres de la nuit; si, vous attachant aux souvenirs du passé comme le lierre aux ruines antiques, vous songez à vos jours écoulés dans le vide et l'isolement, à toutes vos illusions éteintes, ou que les grandes images de l'empire flottent à votre esprit emporté avec elles dans les nues! Enfin si vous avez envie de rêver et si votre âme où bouillonnent tant de desirs, de douleurs et de passions réveillées, déborde comme un volcan! Prenez les *Feuilles d'Automne*!

Si le ciel est couvert, enfermez-vous seul dans votre chambre et lisez, non d'un regard vague et rapide, mais avec recueillement et méditation, comme si c'était une lettre de votre maîtresse ou l'histoire de votre vie; si vous regardez bien, vous y retrouverez tout: lettres d'amour! rêves d'adolescence! premiers transports du cœur! nuits à attendre, au pied d'une fenêtre, qu'un flambeau brille! qu'une ombre passe!... à suivre le frôlement d'une robe de soie! à vous consumer sur votre couche! Délire et jalousie, tout est là! lisez, mais lentement! Tournez rarement la page! Bercez-vous-en long-temps! Revenez incessamment à ce que vous avez vu! Supposez que vous êtes avec celle que vous aimez, si vous aimez; car, si vous ne savez pas l'aimer, fermez le livre!... Supposez donc qu'elle est là! belle, palpitante de tendresse, avec des fleurs dans les cheveux, son sein luisant sous la gaze, son collier et ses bracelets de rubis; vous ne dénouez pas la magique ceinture?... Non; vous vous asseyez d'abord à ses genoux! vous respirez son haleine! vous vous enivrez de ses regards, de son toucher, de son beau cou, de ses soupirs, de ses vagues et douces paroles tombées une à une! vous les recueillez avec plus d'ardeur que le calice épuisé par les feux du jour n'aspire les perles nacrées de la brume.

Ainsi faites, quand vous êtes seul, à la lampe, avec les *Feuilles d'Automne*! afin que quelque chose de généreux germe dans votre sein; et ne leur jetez pas la pomme sans savoir, comme vous jetez le dédain aux œuvres de province, comme fait un enfant lorsqu'il voit étinceler un diamant, un jeune homme deux yeux noirs! Mieux vaut encore, si l'air est pur et rempli de fraîches exhalaisons, si le soleil se couche derrière la montagne comme une lampe d'or dans le tabernacle! Allez alors aux pieds d'un marronnier aux larges feuilles ou d'un sapin grisâtre avec ses cheveux de vieillard et son front chauve, que semble avoir desséché le souffle des passions! Allez sur une haute colline, d'où vous voyez ondoyer les moissons frémissantes, et la ville fumer dans le lointain! Regardez le ciel rouge et bleu; regardez se jouer les derniers rayons du couchant comme des gaules de feu sur les forêts et les blés, et les clochers denteler les vertes prairies! Puis aspirez la brise! Ecoutez le ramage des

oiseaux et les plaintes de la terre qui meurent autour de vous! Puis, lorsque vous n'entendez plus rien, lisez, lisez une ou deux pièces au plus: *Ma Naissance*, *La Prière pour tous*; c'est assez! c'est assez pour la soirée et la nuit, et le jour du lendemain! Alors revenez à la même heure, et, si vous ne pouvez porter tout seul le poids de vos émotions, et que vous ayez une femme que n'aient pas usée les joies mondaines, allez tous deux; attendez, pour parler d'amour, que votre cœur soit trop plein, et que l'enthousiasme ait embrasé vos deux âmes! Attendez;... car moi, je n'aimerai jamais, quelle que soit sa richesse ou sa beauté, une femme qui n'apprécierait pas la campagne et les charmes d'un beau soir, une femme qui ne comprendrait pas Victor Hugo!

A.-G. CÉSENA.

## LE 15 AOUT.

1832.

AIR: *Muse des bois et des accords champêtres.*

Est-ce un bosquet qui soudain vient d'éclorre!  
Quels doux parfums! pour qui sont ces bouquets!  
Suis-je en ces lieux dans l'empire de Flore!  
Non, pour Marie on fait tous ces apprêts.  
A vos transports mon âme s'abandonne.  
Quand dans vos yeux éclate le bonheur,  
Je veux aussi, pour tresser sa couronne,  
A tant de fleurs joindre encore une fleur.

Toujours le nom de celle qui m'est chère  
Fut honoré d'un culte solennel;  
Il fut le nom des reines de la terre,  
Il l'est encor de la reine du ciel.  
D'un pur éclat mon amour l'environne,  
Lui seul m'inspire une divine ardeur;  
Daignez, amours, pour tresser sa couronne,  
A tant de fleurs joindre encore une fleur.

Hélas! avant que des rois en furie  
Sur le héros eussent rivé leurs fers,  
Qu'il était beau, ce jour, ô ma patrie!  
Ton phare alors éclairait l'univers.  
Mais des cyprès entourent la colonne  
Qui de sa gloire atteste la splendeur!  
Venez, guerriers, pour tresser sa couronne,  
A tant de fleurs joindre encore une fleur.

Si l'horizon nous dérobe l'étoile  
Qui nous guidait à l'immortalité;  
Si l'avenir d'un trop sinistre voile,  
Des trois soleils menace la clarté.  
Toi dont le sang de liberté bouillonne,  
Toi dont les rois connaissent la valeur,  
Français, tu peux, pour tresser ta couronne,  
A tant de fleurs joindre encore une fleur.

Daigne à mon luth pardonner, ô Marie,  
Si pour la gloire il résonne toujours.  
Dans les pensers de ma chère patrie  
Mon cœur aimant trouve encor des amours;  
Mais ne crains pas l'amour que je lui donne;  
Il fit toujours battre un généreux cœur,  
Et je reviens, pour tresser ta couronne,  
A tant de fleurs, joindre encore une fleur.

F. MEZIAT.

## CHRONIQUES LYONNAISES.

Dans une des dernières manœuvres qui ont eu lieu au Grand-Camp, un dragon ayant été précipité de son cheval, plusieurs de ses camarades n'ont pu retenir leur élan, lui ont passé sur le corps, et ont même été grièvement blessés par son sabre. On espère cependant qu'aucune de ces blessures ne sera mortelle.

— La seconde représentation de Brunet avait attiré, comme la première, une société nombreuse et choisie. Le défaut d'espace nous force à renvoyer au prochain Numéro l'article consacré à cet excellent acteur. Nous nous contenterons aujourd'hui d'annoncer qu'il donne, ce soir, *les Anglaises pour rire* et *Jocrisse maître et Jocrisse valet*. Avis aux amateurs d'un talent toujours naturel, même dans une gaieté forcée. Qui voudrait se priver du fou rire, du rire *inextinguible* que Brunet développe toujours dans son rôle d'Anglaise?

— Le *Journal du Commerce* de Paris, annonçait hier, que M. Petetin, rédacteur en chef du *Précurseur*, avait été tué en duel le 6. Nous pouvons fort heureusement rassurer nos lecteurs à cet égard, et affirmer que, malgré le journal parisien, M. Petetin continue à jouir d'une excellente santé. *Voilà pourtant comme on écrit l'histoire!*

— Quelques personnes s'obstinent à faire courir le bruit que le choléra a éclaté à Lyon; nous croyons de notre devoir de démentir une seconde fois cette funeste nouvelle dont la propagation seule pourrait nuire, dans l'extérieur, aux intérêts commerciaux de notre cité.

— On nous annonce la prochaine arrivée d'une nouvelle troupe d'écuyers; il paraît que les artistes de ce genre trouvent que notre ville est bonne, et nous souhaitons aux nouveaux arrivans le succès de leurs devanciers.

— Il paraîtra cette semaine, chez tous les marchands de nouveautés, une ode intitulée: *le duc de Reischadt*, dédiée à Victor Hugo, auteur de *l'Ode à la colonne*. Nous examinerons avec intérêt cet ouvrage d'un de nos jeunes concitoyens déjà connu par quelques productions qui donnent des espérances.

— Un jeune Professeur de langue et de littérature désire donner des leçons en ville ou chez lui. S'adresser au Bureau.

— *A louer de suite*: Vastes magasins avec entresol, donnant à la fois sur la place des Célestins et sur la rue d'Amboise. S'y adresser, place des Célestins, n. 10.

— *A louer*: Un Magasin, rue Lafont, n. 6. S'y adresser.

